L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLÉANS, MERCREDI MATIN, 3 JUIN 1885. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI 3 JUIN 1885.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne voir la 2e page.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR

Par J. V. Gonzales au coin des rues Chartres et Bienville, le contenu de la pharmacie sise au dit coin

Par Howe & O'Connor—Au coin sud-ouest des rues Josephine et Coliseum meubles et effets mobiliers

Clôture de l'Exposition de la Nouvelle-Orléans.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous écrivons le titre ci-dessus, presque funèbre : Clôture de l'Exposition. Nous cherchons en vain à maîtriser ce sentiment, nous nous en reconnaissons incapables.

Nous nous étions accoutumés à la foule que nous avons vue circuler dans nos rues, pendant plusieurs mois. Il nous semblait que cela devait continuer, ou du moins recommencer, en novembre prochain, et que la fermeture ne serait, forcément, que provisoire. Main Building, Palais du Gouvernement, exposition de machines, exposition des industries étrangères, exhibition des musées du gouvernement ainsi que des Etats et des Territoires de l'Union, galeries, rotonde et caserne mexicaines, avec leurs proportions gigantesques et l'admirable correction de leurs formes, jardins et annexes—tout cela avait été exécuté avec une si grande hâte : c'était le résultat d'une telle improvisation, que nous croyions n'assister qu'à une de ces représentions féeriques auxquelles on n'admet qu'un certain public et qui ne sont que le préparatoire à la grande et solennelle représentation du lendemain.

Nous avons vu, de plus, plus d'une Exposition universelle ; nous en savons, de loin, assez pour n'un regard curieux ; nous n'en connaissons aucune qui ait eu à lutter contre des obstacles si nombreux, si insurmontables, qui ait eu autant qu'elle le droit de demander une prolongation, une réouverture.

La difficulté de l'improvisation, sera douteuse qu'elle fut, a encore été la moins terrible. Il y en a d'autres que l'on n'a pas assez relevées et qui lui ont nui bien davantage. L'inexpérience d'abord. Personne, parmi les membres de la Direction, n'avait assisté aux préparatifs d'un pareil concours. On s'y était jeté tête baissée, aux dix-neuf. Nous aussi très-ardent désir de vaincre ; peut-être avec un peu trop de cette ardeur américaine qui ne doute de rien, qui se fie à son étoile, qui réussit souvent, mais souvent aussi, est un outil dangereux entre des mains un peu inhabiles, quand il s'agit d'entreprises qui demandent des combinaisons compliquées, une stratégie savante.

Ailleurs, dans la vieille Europe, les gouvernements se mêlent à la tête des grands concours. Ils craignent, avec raison, que les épaules des particuliers ne soient pas assez solides ; ils prennent la direction et se chargent des frais ; ils cherchent, ils trouvent, des hommes compétents, des organisateurs qui savent prévoir, prévenir les coups, dresser tout un plan d'opérations, de façon à donner à l'édifice des bases puissantes, complètes, à n'en oublier aucun détail, à n'y laisser aucune partie faible qui mettre la construction en danger d'osciller, de pencher, encore moins de crouler.

Ici, rien de pareil, et plus nous y réfléchissons, plus nous sommes étonnés nous-mêmes de ce que l'Exposition ait pu se faire, s'affermir debout jusqu'à l'heure de la clôture, mais qu'elle ait même pu arriver, sans perdre, à l'inauguration. Il a fallu pour cela des efforts incroyables de courage et de persévérance ; il a fallu un dévouement prodigieux de ressources et de volontés.

Il a été commis de fautes ; qui en doute ? La Direction elle-même en a commis plus d'une. A quoi bon les relever ? Il suffit qu'elles soient reconnues et avouées ; cela nous paraît une garantie suffisante contre la possibilité de leur retour. Du moment que tous sont avertis des erreurs du passé, tous ont intérêt à ne les pas laisser se renouveler.

Ce n'est pas tout. Il y avait d'autres obstacles que l'improvisation et l'inexpérience, fortuitement, ces entraves ont lieu dans des centres importants, qui servent de rendez-vous aux différentes parties d'une contrée ou d'un continent, ou tout au moins, de passage à la foule, pour se rendre d'une section à une autre section, d'une capitale à une autre capitale. La Nouvelle-Orléans se trouvait, au contraire, en dehors de toutes les grandes routes, suivies par l'humanité voyageuse, en dehors du chemin adopté par l'armée roulante des trafiquants. Il n'y avait guère que le Mexique, l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud qui, cherchant naturellement, instinctivement, à se rapprocher des différents foyers de l'activité commerciale et de la vie civilisée, dussent trouver sur leur route la cité du Croissant et se y vissent forcés d'y affluer.

Sous ce rapport, le succès a dépassé toutes les espérances ; il a été complet, glorieux. Jamais on n'a vu le Centre-Amérique, objet, aujourd'hui, de tant de curiosités, but de tant de convoitises, s'ébranler avec cet ensemble, cet empressement, venir animer les bâtisses d'une Exposition et se porter dans les rues d'une ville.

Que le Nord n'ait pas donné, comme il eût dû le faire ; que les principaux fonctionnaires de la République Américaine, que les notabilités de la finance et de la politique aient cru devoir rester chez elles, ou y aient été obligées par un concours de circonstances qu'il était impossible de prévoir—cela est fort regrettable, mais une semblable abstention ne peut se renouveler, et il serait dangereux pour le gouvernement général de laisser le pays lui attribuer un parti-pris qui n'est, certes, pas dans ses intentions.

Quant à l'Europe, si elle n'est pas venue en masse, comme nous nous y attendions, c'est qu'elle n'avait pas été convoquée à temps, c'est qu'elle a craignant, avec raison, que les épaules des particuliers ne soient pas assez solides ; ils prennent la direction et se chargent des frais ; ils cherchent, ils trouvent, des hommes compétents, des organisateurs qui savent prévoir, prévenir les coups, dresser tout un plan d'opérations, de façon à donner à l'edifice des bases puissantes, complètes, à n'en oublier aucun détail, à n'y laisser aucune partie faible qui mettre la construction en danger d'osciller, de pencher, encore moins de crouler.

Ici, rien de pareil, et plus nous y réfléchissons, plus nous sommes étonnés nous-mêmes de ce que l'Exposition ait pu se faire, s'affermir debout jusqu'à l'heure de la clôture, mais qu'elle ait même pu arriver, sans perdre, à l'inauguration. Il a fallu pour cela des efforts incroyables de courage et de persévérance ; il a fallu un dévouement prodigieux de ressources et de volontés.

Il a été commis de fautes ; qui en doute ? La Direction elle-même en a commis plus d'une. A quoi bon les relever ? Il suffit qu'elles soient reconnues et avouées ; cela nous paraît une garantie suffisante contre la possibilité de leur retour. Du moment que tous sont avertis des erreurs du passé, tous ont intérêt à ne les pas laisser se renouveler.

Ce n'est pas tout. Il y avait d'autres obstacles que l'improvisation et l'inexpérience, fortuitement, ces entraves ont lieu dans des centres importants, qui servent de rendez-vous aux différentes parties d'une contrée ou d'un continent, ou tout au moins, de passage à la foule, pour se rendre d'une section à une autre section, d'une capitale à une autre capitale. La Nouvelle-Orléans se trouvait, au contraire, en dehors de toutes les grandes routes, suivies par l'humanité voyageuse, en dehors du chemin adopté par l'armée roulante des trafiquants. Il n'y avait guère que le Mexique, l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud qui, cherchant naturellement, instinctivement, à se rapprocher des différents foyers de l'activité commerciale et de la vie civilisée, dussent trouver sur leur route la cité du Croissant et se y vissent forcés d'y affluer.

Sous ce rapport, le succès a dépassé toutes les espérances ; il a été complet, glorieux. Jamais on n'a vu le Centre-Amérique, objet, aujourd'hui, de tant de curiosités, but de tant de convoitises, s'ébranler avec cet ensemble, cet empressement, venir animer les bâtisses d'une Exposition et se porter dans les rues d'une ville.

Que le Nord n'ait pas donné, comme il eût dû le faire ; que les principaux fonctionnaires de la République Américaine, que les notabilités de la finance et de la politique aient cru devoir rester chez elles, ou y aient été obligées par un concours de circonstances qu'il était impossible de prévoir—cela est fort regrettable, mais une semblable abstention ne peut se renouveler, et il serait dangereux pour le gouvernement général de laisser le pays lui attribuer un parti-pris qui n'est, certes, pas dans ses intentions.

Quant à l'Europe, si elle n'est pas venue en masse, comme nous nous y attendions, c'est qu'elle n'avait pas été convoquée à temps, c'est qu'il lui était difficile de croire au succès de l'entreprise. Aujourd'hui, elle sait qu'il existe, à la Nouvelle-Orléans, un centre commercial, que c'est la route actuelle qui conduit à ce Centre-Amérique, dont elle convoite le trafic. Soyons persuadés qu'en cas de réouverture, elle ne renouvellera pas la faute commise—faute dont, il faut l'avouer, nos inexpériences nous ont fait partager avec elle la responsabilité.

Il y a un détail curieux que l'on n'a pas assez relevé, dans ces derniers temps. On se rappelle les oppositions qui s'étaient dressées, il y a un an ou un an et demi, contre l'Exposition. Les objections succédaient aux objections, les incrédulités se faisaient jour de toutes parts. A cette époque—nous nous en souvenons—nous prédisions que les opposants d'alors deviendraient, plus tard, les plus ardents partisans de l'œuvre ; c'est précisément ce qui arrive aujourd'hui. Partout, même et surtout parmi les sciens adversaires, les anciens sceptiques, ce sont des regrets franchement, loyalement exprimés, sur la fermeture de l'Exposition, des craintes sincères de ne la voir pas se rouvrir l'hiver prochain.

Cette conversion des hommes dont nous parlons, fait autant d'honneur à leur loyauté qu'à leur intelligence.

Ils ont été témoins de succès auxquels ils rendent hommage ; ils ont vu les conséquences du tournoi industriel, et ils en proclament les bienfaisants résultats. A ceux qui veulent la prolongation, ils offrent leur appui généreux, effectif ; on ne peut que les en remercier et les en féliciter.

Nous ne savons encore ce que l'avenir réserve à notre fête de l'industrie et des arts, mais tout milite en faveur de la réouverture, et la preuve que rien n'est perdu, que la perspective est, au contraire, on ne peut plus favorable, c'est que nos principaux négociants s'entendent, forment des comités, font des appels chaleureux à la population, et nous espérons bien qu'ils l'emporteront. Trop de personnes ont tiré profit de l'Exposition, trop de personnes sont intéressées à ce que quelle s'ouvre de nouveau, pour que la tentative échoue. L'œuvre commencée est trop belle, trop utile, trop féconde, elle ne peut rester achevée. La semence est jetée, elle a fructifié ; il ne reste plus que la récolte—une récolte abondante et sûre—à faire. Et c'est à ce moment-là que nos courages faibliraient, que la persévérance nous abandonnerait, que nous laisserions crouler l'édifice et s'affaisser l'entreprise ? Nous ne le croyons pas, nous ne pouvons le croire. Tout nous permet d'espérer une brillante réouverture et nous comptons bien qu'elle aura lieu. Fions-nous un peu plus à nous-mêmes, un peu moins à autrui, et le succès couronnera nos efforts.

Nous publierons, demain, jeudi, la fin de nos nouvelles de la Louisiane.

Nous pensions mettre, ce matin, sous les yeux de nos lecteurs, la suite des détails de la maladie et de la mort de Victor Hugo, mais nos journaux de Paris du 21 et du 22 mai ne nous sont point parvenus hier. Nous les recevrons, probablement, aujourd'hui.

Steamer Grover Cleveland—Cet excellent steamer fait depuis quelque temps un service régulier entre West End et les localités d'outre-lac—Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Covington. Il est parfaitement ennoyé, très solide et très marcheur. Il navigue pour et hôtel et les passagers affluent à son bord. Le Grover Cleveland, quoique d'un faible tonnage, est admirablement approprié aux exigences de ces parages toute la sécurité de ceux qui le fréquentent. Il ne coûte que 50 cts pour la traversée jusqu'à Covington pendant la semaine et autant pour le retour et 50 cts seulement aller et retour les jours d'excursion. Pour les heures de départ et d'arrivée voir l'annonce insérée plus loin.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—Covington paroisse St. Tammany Louisiane

Nous lisons, dans le *Temps* du 19 mai :

Il est devenu un peu de mode, en France, de se plaindre de la concurrence allemande, en la signalant comme l'une des causes les plus actives de notre prétendue décadence commerciale. Ainsi que nous l'avons fait remarquer maintes fois, ces doléances excessives sont tout ce qu'on peut imaginer de plus fâcheux pour le manifester de notre terrain et de notre influence. Nos concurrents du dehors vont emparent comme d'autant d'aveux de leur supériorité. Mieux éclairés sur nos véritables intérêts, nous nous en fournirons certainement, pas une telle arme contre nous. Au contraire, quand notre clientèle d'acheteurs tend à s'élargir, nous ne craindrons pas de le reconnaître hautement. C'est ce que vient de faire la chambre syndicale de la confection et de la couture pour dames et enfants, et son initiative et d'un trop bon exemple pour que nous n'en disions pas quelques mots.

Cette chambre syndicale, étudiant, précisément, dans sa dernière séance la question de la concurrence allemande, a constaté que, pendant les trois premiers mois de l'année 1885, notre exportation de confections n'est sensiblement accrue relativement aux sorties correspondantes de l'année dernière. Son président, M. Worth, a indiqué que les Américains et les Anglais ont été plus nombreux, cette saison, sur notre place. Loin de diminuer, nos affaires s'étendent, fait d'autant plus remarquable qu', par suite de la révolution du change dans la plus grande partie de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, les opérations avec ces pays sont devenues, dans ces derniers temps, à peu près impossibles.

Or, tiennis que notre situation se présentait ainsi sous un jour plus satisfaisant, un mouvement inverse se produisait en Allemagne. Le président de la chambre syndicale dont nous parlons a donné lecture de curieux extraits du *Berliner Tagblatt*, qui mettent ce fait en pleine lumière.

Nos confectionneurs pour dames sont dès la feuille allemande, très-préoccupés de la saison de printemps qui vient de se terminer. Les acheteurs américains ont pour ainsi dire complétement désertés. La Saxe s'est tenu très à l'écart ; la Bohême, la Moravie, ainsi que la consommation, a laissé beaucoup à désirer. Les nouvelles de Hongrie sont de deux sortes, elles sont d'intérêt secondaire et d'intérêt vital. Les premières sont naturellement les plus dignes de notre attention. L'Amérique et aussi l'Angleterre fabriquent elles-mêmes de plus en plus les articles bon marché pour la masse de la consommation. L'Amérique s'est attachée certaines qu'un grand nombre de confectionneurs ; les raisons rétrospectives sont l'état défavorable de la température. Les détaillants ont de gros stocks, personne n'achète d'articles de printemps, et ce que seront les affaires d'été dépend faire de la Pentecôte. Il ne faut pas oublier que la température exerce une influence considérable sur la fabrication des pièces vêtements, des étoffes et des peluches. Les fabricants et passementiers trouvent communément à faire d'autres articles tels que draps de cheville, etc., qui sont très à la mode.

Il est bon que cet état de choses soit connu. La moral de nos commerçants peut y gagner singulièrement. Qu'ils restent donc sans crainte de leur force, et qu'ils sachent en user. Que, à l'exemple de cette chambre syndicale, ils regardent en face la concurrence étrangère. Il s'agit d'aviser aux meilleurs moyens de la vaincre, au lieu de la déclarer invincible ou de se prévaloir des liens d'une politique économique rétrograde. Un peu plus de confiance en soi ; un peu plus d'orgueil national : voilà le mot d'ordre.

M. John Lemoine écrit, dans le *Journal des Débats* du 19 mai :

Les Russes ne peuvent que s'accommoder très facilement d'une politique qui les laisse les maîtres sur la frontière, et il est probable qu'ils n'ont pas l'idée d'entreprendre dès demain matin une marche sur l'Inde. Comme le disait la remarquable correspondance de Saint-Petersbourg, que nous avons publiée il y a trois jours, les Russes seront de bonne foi en disant qu'ils ne veulent pas aller plus loin ; ils étaient peut-être sincères quand ils déclaraient qu'ils ne voulaient pas aller à Merv ; mais le poids de leur destinée les pousse, et nous nous demandons avec notre correspondant comment on peut, par la vertu d'une signature, endiguer l'eau qui coule sur une pente, la force élémentaire qui entraîne une race dans la même direction depuis cinquante ans.

Entre la coupe et les lèvres, entre la frontière russe de l'Afghanistan et la frontière anglaise de l'Inde, il y a de l'espace. Ce que nous voulons signaler aujourd'hui, c'est le changement d'attitude auquel l'Angleterre paraît s'être subitement résolue. Elle adopte le système de la concentration, à la fois dans l'Afrique et dans l'Asie, dans l'Egypte et dans l'Inde. C'est le plus sage, mais il aurait mieux valu ne pas faire tant de bruit.

Le *Temps* du 17 mai :

Depuis quelque temps, nous nous plaisons à constater un véritable réveil de l'esprit commercial en France. Devant les progrès croissants de la concurrence étrangère, la nécessité d'un effort nouveau a été généralement reconnue, et si, sur certains points, on a pu préférer sa fatigues et à l'honneur de la lutte un appel à la protection de l'Etat, ces défaillances ont été amplement rachetées par l'initiative dont un grand nombre de nos industriels et de nos fabricants ont fait preuve. Transformations d'outillage, associations plus habiles, concentrations de capitaux et d'affaires, tentatives de représentation meilleure à l'étranger, développement des hautes études commerciales, conférences pratiques, bourses de voyage, rien n'a été négligé de ce qui peut contribuer réellement à nous rendre ou plutôt à nous conserver le rang et l'influence auxquels nous ne devons pas cesser de prétendre.

Bordeaux, 16 mai.

La chambre de commerce de Bordeaux maintient son offre restreinte de 3,500,000 fr. à l'Etat pour les travaux d'achèvement du port.

LOUISIANE.

Le *Farmer*, Covington, paroisse St. Tammany, du 30 mai :

Les tableaux d'assessement de la paroisse sont exposés au courthouse, pour le public.

—Il y a, dans la caisse de la municipalité, une somme de $244. C'est le résultat d'une bonne administration.

—Les pilotis du nouveau grand pont sont presque tous enfoncés. Nous aurons bientôt un "bridge" qui sera l'orgueil de la paroisse.

—Nous avons eu, dimanche dernier, le plaisir de recevoir M. F. V. De Gruy, de la maison A. Thomson & Cie, de la Nouvelle-Orléans, et M. J. C. Morrison, agent d'immigration de la Louisiane. M. Morrison a une commission du gouverneur de l'Etat. Il a ouvert des bureaux à la Nouvelle-Orléans, à New-York, Paris, Anvers, Rotterdam, Dresde et Berlin. Il a établi, récemment, de nombreux immigrants en Louisiane. Le but de sa visite à Covington était le choix d'un emplacement convenable pour environ soixante-dix familles allemandes. Nous espérons ardemment que la tentative sera heureuse. Il y a, dans notre paroisse, beaucoup de place pour les immigrants, surtout pour les français et les allemands actifs, industrieux et économes. Qu'on nous les envoie tout de suite, et ils seront bien accueillis. Plus nous en aurons, meilleur cela sera.

—Décédée, à Covington, le 25 mai, à l'âge de 1 an, Pearl Davenport, fille de W. H. Davenport et de Célestine Lassez.

L'*Echo*, Lake Charles, paroisse Calcasieu, du 30 mai :

La perspective, pour nos récoltes, est excellente. Tout est de nature à encourager le fermier, malgré la pluie qui nous est survenue une ou deux fois, dans la semaine qui vient de s'écouler, et dont nous aurons pu parfaitement nous passer.

—L'état sanitaire de notre localité est très satisfaisant. Nous avons entendu parler de plusieurs cas de fièvre, occasionnés, sans doute, par le mauvais état de nos egouts et de nos chemins.

—Quant aux légumes, nous en avons en abondance.

—C'est sans intention que nous avons omis de parler de la prise de possession de la nouvelle bâtisse de la Douane Watkins. Bien que les travaux ne soient pas achevés et qu'il y ait encore bien des choses à faire, surtout à l'intérieur, la nouvelle construction a fort belle apparence. M. Watkins mérite toute espèce d'éloges pour l'activité qu'il a déployée en cette circonstance. On ne pouvait pousser plus rapidement les travaux. Il y a si peu de temps que la première bâtisse a détruite par les flammes !

—Le 4 juillet de cette année, les fermiers et les jardiniers de la paroisse de Calcasieu auront une magnifique occasion d'étaler, devant le public, les ressources et les richesses de notre sol au point de vue agricole, il s'ouvrira, ce jour-là, une exposition d'horticulture.

Nous espérons que tous s'empresseront d'y prendre part et de montrer à nous du Nord les fruits de notre riche terroir, du notre industrie, de notre économie.

La Foire s'ouvrira à Jennings, et elle sera, nous dit-on, fort belle ; elle fera grand honneur à notre paroisse.

Le *South*, Plaquemine, paroisse Iberville, du 30 mai :

Nous avons besoin de pluie pour abattre la poussière.

—Le fleuve baisse devant notre paroisse.

—Nous apprenons, par une circulaire du Secrétaire d'Etat de la Louisiane, que la température d'avril a été au-dessous de la moyenne, mais la pluie a été au-dessous.

Trois coups de vent froids ont traversé l'Etat, venant du nord-ouest, le 1 et 5, le 13 et le 14, le 25 et le 26 ; le mouvement a été leur or un s'en est peu ressenti le long du fleuve.

A tout prendre, le mois a été très favorable aux travaux de ferme et l'absence de grande d'inondation a donné beaucoup d'énergie à nos planteurs.

Des informations qui nous arrivent de toutes les parties de notre paroisse nous permettent de dire que les récoltes s'annoncent très bien et qu'elles poussent rapidement.

—On projette de creuser un lac artificiel près de l'embouchure du Bayou Gartrion, et d'y établir un parc. Excellente idée, qui donnera un nouvel attrait aux environs de ce Bayou.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe Coupée, du 30 mai :

On peut considérer comme achevé l'ensemencement de notre maïs.

C'est maintenant le tour des pois, pendant les trois semaines qui vont se succéder. Nous sommes d'avis d'en semer une première fois, une certaine quantité, et d'y revenir ensuite, s'il en est besoin.

—Nous apprenons, de M. Clarence Perry, de West Feliciana, que les récoltes de coton et de maïs, à Pointe Coupée, sont plus avancées que celles des régions élevées.

L'eau a tellement baissé sur le fleuve, que non seulement le chemin du Landing de la poste de Pointe Coupée, mais les marécages eux-mêmes sont à peu près à sec. Si la baisse du Mississippi continue ainsi, non seulement l'eau disparaîtra de la crevasse Morganza, mais toutes les communications seront rétablies entre les différentes parties de la paroisse.

Le Bureau des Ingénieurs d'Etat doit s'occuper, en ce moment, de tracer la ligne pour reconstruire la nouvelle levée de Morganza, car nous ne doutons pas de son intention de rétablir cette levée.

—Les personnes de la Nlle-Orléans qui désirent faire, de temps en temps, une excursion le long du Mississippi à très peu de frais, pourront venir à False River, cette année. On a l'intention d'en faire un rendez-vous d'été. On peut prendre de très bons bains, y faire de ravissantes promenades en voiture, et la pêche y est fort agréable.

—Décédée, après une longue maladie, la vénérable Mme Julie Haydel, à la résidence de son gendre, M. J. B. Cambre.

Nous envoyons à M. et à Mme J. B. Cambre l'expression de notre douloureuse sympathie.

—Nous apprenons avec douleur la mort de l'enfant de notre ami Olivier St-Dizier, le jeune Augustin. Nos compliments de condoléance à une famille cruellement éprouvée.

Le *Commercial*, Lake Charles, paroisse Calcasieu, du 30 mai :

Notre jury de police a voté $500 pour la continuation de l'Exposition de la Nouvelle-Orléans. Gloire à nos jurés de police—tous de vrais patriotes.

—Nous reproduisons le paragraphe suivant du *Times* de la Passe Sabine :

Lake Charles fait, tous les jours, de nouveaux progrès. Il y a là des habitants pleins d'intelligence et d'énergie, et il en arrive, à tout moment, de nouveaux, avec des capitaux à leur disposition. Chaque semaine, il s'élève des bâtisses ; partout on entend le cri de la scie et le bruit du marteau ; les peintres parcourent sans cesse la ville le pot de couleur et la brosse à la main. Lake Charles va devenir un centre considérable pour le commerce et l'industrie. C'est déjà un marché important pour le bois de charpente. Avant deux ans, de telles opérations, sous ce rapport, auront doublé. Toutes les scieries fonctionnent constamment ; jamais un temps d'arrêt dans les travaux.

L'*Abeille*, Lafayette, paroisse Lafayette, du 30 mai :

Il y a beaucoup de maladies dans notre paroisse, surtout parmi les enfants.

—Les compagnies de chemins de fer ont bien fait d'établir enfin un gardien avec drapeau, sur les lignes qui traversent notre ville. La précaution peut prévenir des accidents.

—Attendu que notre ville grandit tous les jours, que les bâtisses se rapprochent constamment les unes des autres, et que les dangers d'incendie augmentent sans cesse, il nous faut prendre des mesures pour prévenir les catastrophes ; rien de plus facile. L'eau est abondante, à trente pieds au-dessous de la surface du sol. Nous protégeons fort bien les personnes ; nous avons des réglements contre les ivrognes, les vagabonds les bandits ; il nous faut maintenant protéger les propriétés contre l'incendie. Pourquoi le juri de police ne ferait-il pas creuser des puits qui fourniraient l'eau en abondance, en cas de besoin.

—Nous recevons, de M. J. Revillon, de Lake Arthur, la lettre suivante sur la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie :

LAC ARTHUR, le 25 mai 1885.

M. W. Bailey, éditeur Lafayette *Advertiser*.

Cher Monsieur,—Votre article sur la culture de la soie dans le numéro du 23, me plaît beaucoup. Comme vous, j'ai l'espoir que le roi coton n'est pas, en Louisiane, condamné à un éternel voyage, et que, bientôt, il aura de nombreuses compagnes, sous la forme de brillants écheveaux de soie.

Mais, pour cela, nous avons beaucoup à faire. Il nous faut beaucoup de mûriers ; tournons donc vite nos cours de ce précieux arbre.

Le mûrier du pays est bon pour nourrir le vers à soie, mais il y en a de bien meilleurs ; c'est le mûrier blanc, au petit fruit d'une blancheur éclatante.

La bouture est un bon moyen pour le multiplier ; cependant, il en meurt beaucoup dans l'automne. Il n'y a pas de temps à perdre ; cueillons, tout de suite, sur le mûrier du pays, des fruits bien mûrs ; mettons les fermement dans un vase pour compléter la maturité de la graine. Lavons-la et plantons-la tout de suite, après quelques heures passées au soleil. Nous aurons bientôt autant d'arbres que de semences. Au printemps prochain, transplantons-les en pépinières à 18 pouces de distance et ensuite écusonnons (budding) audessus des yeux de mûrier blanc.

Voilà, monsieur l'éditeur, ce que je prends la liberté de conseiller à ceux qui se proposent d'élever les vers à soie.

Je suis bien respectueusement, monsieur l'éditeur, votre dévoué serviteur.

J. REVILLON.

—Marié, à Lafayette, M. Gust. Schouleen, de Bayou Salé, à Mlle Fanny Bendel, de notre paroisse, par le Rév. J. L. Leucht, de la Nouvelle-Orléans.

Récompenses méritées.—S'il est des exposants qui se sont estimés heureux de mériter des mentions honorables au concours universel des Arts, de l'Industrie et du Commerce dont la Nouvelle-Orléans vient d'être le théâtre, il en est d'autres qui sont sortis du concours avec une abondante moisson de récompenses ; de ces derniers, citons notre voisin et ami, M. Alphonse Walz. Ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté qu'il a vu médailler deux produits de sa propre fabrication : l'Amer Malakof et la Créoline. A deux expositions étrangères, l'amer avait déja figuré et y avait été primé ; la médaille de première classe qui vient donc de lui être octroyée est une confirmation des jugements flatteurs précédemment portés. Avant l'appréciation d'un nouveau jury, d'ailleurs, d'éminents médecins avaient donné la leur, en prônant l'amer Malakof comme un excellent tonique qui soient.

En outre des médailles, qu'il a obtenues pour son amer et sa créoline, M. Walz a reçu deux autres de première classe pour des vins blancs et des vins rouges de la "Montagne" et de la "Compagnie de la Vergine, dont il a seul le privilège.

Nous sommes heureux que toutes ces distinctions soient échues à M. Walz, assurément. Tous des négociants les plus actifs, les plus libéraux du second district.

Notre voisin est un des chauds partisans de la réouverture de l'Exposition l'automne prochain. On ne fait pas vraiment appel à ses générosités en faveur d'une entreprise d'un caractère public ; il a contribué puissamment à l'ouverture de l'Exposition, il contribuerait non moins puissamment à sa reprise.

Bière du pays.—Parmi des vins des liqueurs et des bières à l'Exposition l'exposition de l'industrie qui vient de clore a décerné une médaille de première classe à une bière de ce genre, qui ne réclame à la plus grande brasserie du Sud, celle de la compagnie qui s'intitule Southern Brewing Company. Cette distinction accordée à l'excellent bière peut être regardée comme la consécration d'une renommée légitimement acquise. Elle n'est devenue populaire qu'en vertu de ses qualités, mais, en vertu de ses qualités, elle est devenue populaire. Les connaisseurs ne s'y trompent point. Ils savent que la bière qui vient d'être primée est légère, transparente, d'un goût agréable, elle ne demande qu'à être bien soignée pour se clarifier. On la trouve dans tous les salons de rafraîchissements de la ville.

Le parti jérômiste—insérons nous dans le *Journal des Débats* du 17 mai—veut de donner signe de vie. Il s'est réuni avant-hier, et il a délibéré sur l'attitude qu'il va prendre au cours de la période électorale. Cette attitude sera pleine de réserve. Le prince Napoléon ne veut point seul, et, en toutes conditions. Ce qui leur répugne le plus, c'est l'entente avec les monarchistes. Les modérés voudraient le prince Pelitmagne, les radicaux voudraient de M. de Cassagnac lui-même. Ils ne le croient, ils le croient de leurs plaisanteries. Ils ne pas pardonné encore de ne pardonnerait pas le détournement du magnifique remède sur la personne du prince Victor, et la discorde semble entre le fils et le père, et la réconciliation semble entre la famille des Bonaparte, qui jusqu'à présent ne leur donne au monde le spectacle d'une si touchante harmonie. Ils sont peu nombreux, mais ils espèrent, et il se faut pas que la grande Figaro conservatrice compte sur leur concours. S'il leur fallait choisir entre le rétablissement de la royauté et le maintien de la république, c'est encore pour cette dernière qu'ils se prononceraient ; ce qui elle ne saurait manquer d'être très flatter.

☞ Voir l'annonce de la pension Gonthier—pension privée—Covington paroisse St. Tammany Louisiane.

Le Pape vient de nommer administrateur du diocèse de Malte un capucin, Mgr Rubagiat, qui a été pendant douze ans curé de Sfax en Tunisie, et qui a rempli jusqu'à ces dernières journées, la fonction d'auxiliaire du cardinal Lavigerie. Une lettre insérée dans l'*Univers* raconte l'entrée de Mgr Rubagiat dans son diocèse. Il y a été reçu avec enthousiasme par la population tout entière, auprès de laquelle l'archevêque d'Alger jouit, on le sait, d'un éclatante et légitime popularité. Mais ce n'est pas là—dit le *Journal des Débats* du 19 mai—ce que nous tenons à relever dans le récit de l'*Univers*. Le cœur de quelques Maltais de la campagnie, c'est l'attitude du gouvernement anglais et de ses représentants. Les ministres de la reine Victoria avaient envoyé une frégate sur les côtes de Sicile, pour chercher le nouvel administrateur du diocèse de Malte. Mgr Rubagiat a fait, sur ce bâtiment de l'Etat, le trajet de Syracuse à la Valette. Cette marque de déférence donnée par un gouvernement protestant à un prélat catholique n'est-elle pas curieuse à remarquer ? Et peut-on se dérober, en la notant, d'un retour sur l'intelligence politique de notre Chambre, qui s'applique de son mieux à mettre le cardinal Lavigerie dans l'impossibilité de poursuivre en Tunisie et en Algérie son œuvre de propagande ? Les Anglais ont compris que, dans les pays d'Orient, la religion est le plus puissant instrument d'influence nationale, et ils agissent en conséquence. Pendant ce temps-là, nous nous amusons à rogner les traitements des évêques algériens. L'auxiliaire du cardinal Lavigerie fait une entrée triomphale en Algérie et en Malte ; le cardinal quête en France pour y demander à la charité privée l'argent que le budget lui refuse.

Le ministère de la guerre de France a fait distribuer aux membres du Parlement le compte rendu des opérations de recrutement effectuées pendant l'année 1884. Ces opérations, commencées le 1er janvier, n'ont été terminées qu'en septembre ; l'administration a donc employé neuf mois à préparer la levée du contingent annuel.

313,951 jeunes gens ont participé au tirage au sort ; en 1883, il n'y en avait eu que 312,924 ; l'augmentation de 1,027 n'est pas très sensible ; mais les indications de la statistique municipale nous autorisent à prévoir des augmentations plus élevées pour les années qui vont suivre. 37,842 jeunes gens ont été exemptés, 138,026 ont été considérés comme immédiatement disponibles, 39,105 ont été ajournés et 50,463 ont été dispensés de servir en temps de paix ; dans cette dernière catégorie, on ne voit figurer que 3,475 instituteurs ou professeurs et 1,818 élèves des cultes.

Les 154,845 jeunes soldats incorporés ont été répartis de la façon suivante : armée de mar, 7,610 ; infanterie, 71,169 ; cavalerie, 14,059 ; artillerie, 13,257 ; génie, 2,263 ; train, 1,980 ; administration, 2,607.

Le 5 mai, le prince Bandini-Giustiniani, au nom de son ami le comte d'Ashburnham, a remis solennellement entre les mains du Pape un des plus précieux manuscrits de la bibliothèque d'Ashburnham-Place, qui va combler une lacune dans la série des registres des souverains pontifes. C'est le volume qui contient les lettres écrites par Innocent III pendant les années 1207-1209. A cette occasion, les rédacteurs de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* vont faire paraître une notice sur les registres d'Innocent III. Nous en avons tiré les renseignements suivants sur les pérégrinations d'un registre qui, sorti des archives du Saint-Siège au commencement du quinzième siècle, y rentre en 1885, après avoir longtemps erré en Espagne, en France et en Angleterre. L'histoire de ce manuscrit nous a paru trop intéressante pour n'être pas mise sous les yeux de nos lecteurs.

Au quatorzième siècle, le régistre dont il s'agit était au palais d'Avignon, avec les archives du Saint-Siège. Il en fut enlevé par Benoit XIII et porté en Espagne dans le château de Peniscola. Le cardinal de Foix, vers l'année 1429, le ramena en France et le déposa à Toulouse, dans la bibliothèque du collège de Foix. De Toulouse, il passa à Dijon, vers la fin du seizième siècle, et, après avoir figuré dans le cabinet de plusieurs amateurs dijonnais, il devint, sous le règne de Louis XIV, la propriété de François Bouquet, évêque de Montpellier. Il resta à l'évêché de Montpellier jusqu'après la mort de l'évêque Charles Joachim Colbert de Croissi. Passé en Angleterre au milieu du dix-huitième siècle, il se trouvait, vers l'année 1848, chez Andrews, libraire de Bristol, qui le vendit au comte d'Ashburnham pour la somme de 31 livres 10 schellings.

La présence d'un des premiers registres des archives du Vatican dans la bibliothèque de lord Ashburnham fut signalée au cardinal J. B. Pitra, en 1883, au moment où le Musée britannique espérait pouvoir acheter tous les manuscrits de cette bibliothèque, sauf à rétrocéder à la France les articles que celle-ci avait un intérêt particulier à récupérer. Le célèbre bibliothécaire de l'église de Rome se mit aussitôt en campagne pour faire rentrer le Saint-Siège en possession du registre ; il espérait alors que, moyennant une compensation, l'administration du Musée britannique pourrait se prêter à une si légitime réintégration. Malheureusement, le prince Bandini-Giustiniani s'étant borné à acheter le fonds des manuscrits Stowe, les démarches du cardinal Pitra auprès des Trustees du Musée britannique devaient demeurer infructueuses ; mais le comte d'Ashburnham, qui en avait en connaissance, est allé au devant des vœux du Saint-Siège, et, sans vouloir entendre parler d'aucune compensation, il a purement et simplement fait hommage à Leon XIII du précieux volume qui, après plus de quatre siècles d'exil, va reprendre sa place à côté des autres registres d'Innocent III.

Sur le boulevard :

—Comment va ?

—Bien, et toi ?

—Toujours la même chose.